

Amélie de Cazanove

ameliedecazanove@gmail.com

Intervention pour la FEMDH - Vendredi 29 Mai 2026
« Psychopathologie de l'adolescent à l'ère du numérique. »

Pourquoi évoquer la psychopathologie de l'adolescent dans le contexte qui est le nôtre aujourd'hui ?

Travailler avec des adolescents hospitalisés en pédopsychiatrie, quelle que soit notre fonction dans ce cadre, demande à la fois tact, engagement, distance, et un regard clinique sur ce qui va précéder à la rencontre. Le terme de rencontre a toute son importance, car il s'agit bien de rencontrer ces adolescents, d'aller à la rencontre de leur altérité. Ça ne va pas sans difficultés de par l'asymétrie de la situation. Celle entre l'adulte et celui qui n'est plus tout à fait un enfant et pas encore un jeune adulte, asymétrie en lien avec la fonction soignante, éducative ou enseignante. Asymétrie encore entre celui qui vient de l'extérieur et celui qui vit à l'intérieur.

L'adolescence,

concept sociologique du 19ème siècle, n'a cessé d'évoluer. Qualifiée de crise, notion un peu péjorative, elle est aujourd'hui omniprésente dans les médias et dans les discours politiques. Mais c'est surtout dans les années 1950 qu'émerge la psychopathologie de l'adolescence, identifiée comme une clinique à part entière avec des spécificités propres au développement, et des symptômes en lien avec cet âge de la vie. La période de l'adolescence a vu son bornage évoluer, plus étendue aujourd'hui, elle peut aller de la pré puberté à la sortie. Le prototype de l'adolescent des années 50 est sans doute l'Antoine Doissel des 400 coups de François Truffaut, et ce n'est pas en psychiatrie qu'il est pris en charge, mais envoyé vers une maison de corrections. Aujourd'hui il serait identifié du côté des pathologies de l'agir, agité, fugeur, frondeur. Il serait diagnostiqué état limite avec des troubles du comportement et on percevrait la discrète mélancolie qui pointe derrière les manifestations bruyantes.

Le corps :

La symptomatologie est indissociablement liée aux transformations du corps dues à la puberté. Le corps, central, impose ses transformations pubertaires à l'adolescent et se fait le lieu des symptômes. L'adolescent n'a rien demandé, il subit ce que le programme génétique impose. C'est déjà un des problèmes contemporains : subir, imposer. Un langage qui dit la trahison du corps qui change, qui impose de devenir, dans le plus simple des cas, homme ou femme alors que personne, ou en tout cas peu, ne semble prêt.

Rien n'a changé depuis la nuit des temps, et pourtant, si ça se passe heureusement souvent bien, malheureusement aussi de plus en plus mal. Avec des adolescents qui semblent subir cette inexorable poussée hormonale, on bascule facilement dans le registre traumatique.

A cela, il faut peut-être ajouter que l'entrée dans la puberté des jeunes filles se fait de plus en plus précocement depuis une quarantaine d'années et intervient donc sur des organisations psychiques impréparées, de par l'immaturité constitutionnelle. Pour paraphraser le pédiatre et psychanalyste anglais, DW Winnicott, on peut dire qu'un adolescent seul, ça n'existe pas. Il navigue, avec bonheur ou à contrecœur, dans des bains sociaux : famille, école, groupe

d'amis, et réseaux virtuels. Identifications et identités se trouvent mêlés entre accords et désaccords. L'autonomie est en jeu. Les liens sont en réinvention, et particulièrement les liens familiaux. On peut observer une palette allant du plus dépendant à sa famille au plus distant. L'école peut être envisagée comme un lieu de sociabilité des plus créatifs comme des plus effrayants, les groupes apparaissent comme très attractifs et séduisants mais sont aussi le lieu des rejets massifs.

L'adolescence produit une somme de paradoxes où il faut se détacher de l'enfance pour aller vers l'âge adulte, passer de la dépendance à l'autonomie et demande donc un travail à l'adolescent où la distance se confond avec le rejet, la dépendance avec l'imaturité, la distance avec la paix, la dépendance avec la crainte d'être englouti... Comme si aucune place n'était bonne à prendre. La plupart du temps, ça passe. C'est comme tout, il faut du temps, il faut laisser du temps.

Or à l'adolescence, la notion du temps se confond avec un sentiment d'urgence. Et lorsqu'il y a crise le temps semble écrasé, et donne l'impression qu'il faut agir vite, très vite. L'inquiétude contemporaine sur les adolescents qui vont mal, qu'ils soient bruyants ou silencieux, réveille des menaces de chutes, de destruction du corps, des menaces de mort, des angoisses de part et d'autre, beaucoup d'angoisses.

Narcissisme :

Rendu vulnérable par les effets physiques et psychiques de la puberté, perdant au passage le cocon rassurant de l'enfance et les appuis qu'il pouvait trouver du côté des adultes, l'adolescent fait l'expérience de sa propre fragilité. Tout est remis en question, sa solidité, ses acquis comme ses capacités, en découle un ébranlement qui pousse au changement. C'est pointer l'importance du narcissisme.

On parle à l'adolescence de narcissisme fragile, incertain : c'est le questionnement sur l'identité : Qui suis-je ? Qui sont les autres ? M'aiment-ils, Me haïssent-ils ? En tous cas c'est certain, ils me scrutent et me jugent. Sensibilité au jugement, au regard de l'autre, hypersensibilité au rejet, ce narcissisme ébranlé révèle ses failles, souvent déjà présentes dans l'enfance à bas bruits, et se faisant ébranle ses structures, sa solidité.

On peut utiliser la métaphore d'une petite maison sur laquelle on devrait rajouter des étages, et pour ce faire, il faut tester les fondations, les murs et la structure sans quoi la maison risque de perdre l'équilibre. Mais l'adolescence arrive souvent par surprise et avant de pouvoir bâtir les étages supplémentaires, ce sont les failles qui sont mises à nu. Et du coup ne permet pas qu'on puisse tester la solidité de la structure de base. C'est souligner l'importance des rencontres offertes par les adultes comme les rencontres amicales ou amoureuses. Tout se bouscule et réactive la question de la distance à l'autre, de la dépendance et réveille chez l'adolescent, un sentiment de menace narcissique sur son autonomie, comme sur son identité. Les désirs, les attentes à l'égard de l'autre sont paradoxalement des menaces sans nom, où les réponses rassurantes des adultes peuvent être perçues comme redoublant ces menaces. Plus on désire aller vers l'autre, plus l'autre devient effrayant et les adultes ont perdu leur potentiel de réassurance. L'adolescent pense surtout que l'adulte ne comprend rien à rien. Winnicott encore avait coutume de dire que le seul rôle des parents en face de leurs adolescents, c'est tenir !

En fait c'est un des grands enjeux de l'adolescence, le changement d'objet, ne plus avoir ses parents comme référence mais découvrir et aller vers de nouveaux objets d'attachement et d'amour.

L'amour et la mort :

L'équilibre précaire en lien avec l'émergence pulsionnelle, le corps qui se transforme, la sexualité et la réorganisation du paysage de l'enfance vers la perspective, on ne peut plus complexe de l'avenir, engendre une intériorité ultra-sensible soumise à un sentiment et à des vécus de passivité. En lien avec ce que l'adolescent vit dans son corps comme dans son psychisme, on observe une tentative de contrôle du corps, mais aussi du psychisme en se prémunissant de ce que l'autre fait vivre et s'incarne dans un refus de la passivité. Une sensibilité existentielle, où la neutralité fait défaut.

Tout semble exacerbé, se passionne, tout devient potentiellement explosif et le moins qu'on puisse dire est que la nuance fait défaut et deux thématiques concourent à exacerber le tableau : l'amour et la mort. Le réveil du sentiment amoureux, qui se déploie aussi du côté des grandes amitiés, active la menace de la dépendance. Le désir est persécuteur.

La passion adolescente peut flamber et faire flamber. La littérature, la poésie, la mythologie débordent de ces personnages enflammés, qui se consomment. A l'autre extrême, mais souvent liée, la mort, qui peut prendre des allures de passion. Le goût pour la morbidité à l'adolescence n'est plus à démontrer. Il traduit une menace et une solution. J'en réfère encore à la littérature qui nous a proposé des portraits des plus tragiques et émouvants qui imprègnent nos imaginaires.

Ces menaces existentielles que proposent l'amour et la mort, ne cessent de se déployer dans le cours normal des choses comme dans la clinique psychopathologique. Il ne s'agit pas de dresser un tableau sombre de l'adolescence mais de traduire ce que l'adolescent semble vivre dans son intériorité.

Et montrer comment la psychopathologie de l'adolescent trouve son terrain dans le trajet même de l'adolescence. Tous les adultes que nous sommes ont été des adolescents mais nous semblons pour la plupart avoir en partie oublié cette dimension passionnelle faite de démesure, de tragique, d'irrationnel, d'angoisse, mais aussi de curiosité, de désir et de transformation. La plupart du temps, l'issue est heureuse, mais dans le moment de crise, elle est perte de repères, risques, menaces pour les adolescents mais aussi pour les adultes qui les entourent.

Tournant des années 2020

La période existe pour toutes les adolescences quel que soit le contexte, la culture ou l'époque mais la traversée de l'adolescence n'est pas tout à fait la même en fonction des époques et des cultures qui l'entourent. Les figures cliniques en témoignent, ce n'est pas tout à fait la même chose d'avoir été adolescent dans une société organisée autour des rites de passage, au temps de Freud, dans les années 70 ou aujourd'hui.

Les cliniciens comme les intervenants auprès d'adolescents en difficultés ou hospitalisés le savent, le Covid n'a révélé qu'au grand public et aux politiques les problèmes de santé mentale à l'adolescence.

En revanche, la période du Covid a conduit à une accélération (et les chiffres le montrent) des problèmes de psychopathologie, au premier rang desquels les tentatives de suicide à l'adolescence, les retraits scolaires et une aggravation du stress ; au centre de ces manifestations, un état dépressif. Il ne s'agit pas de remettre en cause les mesures des confinements, ni les préoccupations anxieuses des familles, mais le contexte anthropologique a considérablement modifié l'environnement des adolescents d'aujourd'hui, et les formes cliniques qui en découlent. Outre le fait que le Covid a produit un « enfermement

» des adolescents qui ne pouvaient plus échapper au regard de la famille ni avoir recours à l'expérience de leur socialisation autonome à l'extérieur, et surtout avec les groupes de pairs, il a considérablement transformé et démocratisé les pratiques numériques.

Conséquences évidentes sur la santé mentale des jeunes et nouvelle clinique qui ne dit pas nécessairement que la psychopathologie est nouvelle. Sans doute nous nous situons plus en présence de la continuité des formes psychopathologiques de l'adolescence, conjuguées avec des phénomènes sociologiques, politiques, idéologiques et technologiques. C'est la rencontre du désarroi adolescent face à l'actualisation du pulsionnel infantile avec ce que l'on peut nommer peut-être une mutation anthropologique alimentée par la bio technicité, et les intelligences artificielles. Grandir dans un monde d'image, de réseau, de virtualité, d'angoisse existentielle, de menaces sur la sécurité, d'évocation de guerres ou de déliquescence du climat, ne peut qu'engendrer la difficulté à renforcer les assises narcissiques et identitaires, nécessaires à la construction.

L'incertitude du monde est au centre des préoccupations, les adolescents l'expriment très bien : Comment penser à l'avenir quand on n'entend parler que de fin du monde ? Plus prosaïquement, les vécus de stress sont massifs. Le stress lié à la réussite scolaire-à la pression d'être en difficulté comme à celle d'être un excellent élève-, le stress lié à la sexualité-à son choix comme à son non choix-, le stress lié à la question environnementale et à l'impuissance qui en découle, cet ensemble dessine les contours de l'actuel de la psychopathologie.

A cela il faut ajouter la composante de la pression exercée par les réseaux sociaux. Bien plus que des caisses de résonances, les réseaux sociaux fonctionnent comme des chambres d'écho, en raison des algorithmes ciblant les préoccupations des individus. Ils valident ainsi toutes croyances, et renvoient reconnaissance et acceptation sous le signe des biais de confirmation, favorisant au passage un narcissisme des petites différences, une comparaison entre soi et l'autre qui ne laisse guère de place à la nuance, traduite en bien ou mal, renforçant les clivages.

L'adolescent se retrouve piégé dans un flot continu d'informations qui l'incite à se définir, à se déterminer, à prendre position. Flot qui l'entraîne à surconsommer une information non vérifiée qui prend une valeur de vérité, de certitude écrasante mais rassurante et peut conduire à des passages à l'acte. Cette coloration du développement vécu sous le signe de l'influence du numérique semble avoir une conséquence plutôt insidieuse dans la vie interne des adolescents. La vie fantasmatique est au cœur de l'élaboration des conflits psychiques. Jouer avec les représentations de soi (ou les orientations sexuelles) offre une scène à multiples entrées où désirs et interdits se combinent pour favoriser l'élaboration du processus de subjectivation. Les adolescents plongés dans un flux continu d'informations accordent au statut du fantasme, de la rêverie comme des fantaisies de la pensée, un caractère dangereux, annonciateur d'identités flottantes et indéterminées. Comme si le jeu par la pensée ne pouvait plus fonctionner comme un opérateur essentiel de la construction de soi. Tout se rabat à la lumière de la vérité vraie de ce qui serait ou ne serait pas certain. On évoque une addiction aux écrans, terme peu approprié car s'il y a addiction c'est surtout une addiction aux contenus que véhiculent les écrans. Préoccupés par leur orientation sexuelle, par des pensées suicidaires ou par leur image corporelle, les écrans au sens large vont leur renvoyer une image, des « recettes » ou des idées qui vont engendrer certitude et confirmation de ce qui n'était peut-être qu'un questionnement. On peut évoquer en exemples, une IA qui confirme à des adolescents fragiles que des pensées suicidaires ne peuvent que mener au suicide ou encore les sites « pro ana » ou le #SkynnyTok de tik tok faisant l'éloge ravageur de la minceur des plus mortifères et distribuant des conseils de régimes extrêmes.

Les troubles :

Les adolescents que nous recevons en hospitalisation souffrent de troubles variés et hétérogènes. Il est difficile d'en établir des catégories aux contours précis. Ce qui conduit en hospitalisation peut être un passage à l'acte suicidaire, ou un équivalent ; Une dépression massive faite d'inhibition et de retrait, ou à l'opposé dont les mises en acte sont bruyantes et regroupées sous l'appellation de troubles du comportement ; Des addictions aux substances, drogues, alcool ; une impossibilité à décrocher des écrans et à leurs contenus, jeux, réseaux ; des anorexies graves, des boulimies, des formes mixtes ; des refus scolaires dont certains précédés de formes de harcèlements; des problématiques d'identité ; des abus et situations 7 traumatiques d'ordre sexuel ou sur des histoires de vie...etc. La liste est longue et l'on constate que les manifestations sont souvent protéiformes. Difficile de se focaliser uniquement sur les symptômes, qui peuvent être mouvants. Mais l'histoire de chacun rentre en compte, et nous nous attachons à prôner une clinique subjective, de l'individu pris entre ses symptômes, sa famille, son histoire. Souvent le symptôme en masque d'autres et va révéler tout un réseau plus complexe de ramifications qu'il va falloir détricoter, déconstruire pour qu'il puisse construire, reconstruire. L'enjeu de l'hospitalisation, au-delà de la mise en place de traitements médicamenteux ou psychiques, consiste à protéger l'adolescent de lui-même et des autres. Du point de vue de la psychanalyse, ce sera de donner du sens aux vécus et agis de destructivité. Les manifestations de la psychopathologie se donnent à voir et à entendre sur la scène extérieure, alors le travail consiste à permettre aux adolescents d'intérioriser et de déployer une scène intérieure.

L'hospitalisation demande souvent un temps long, voire très long pour certaines pathologies comme les anorexies graves, même si c'est contraire à l'époque dont les enjeux politiques, économiques, et idéologiques auraient tendance à nous entraîner vers une simplification catégorielle. Il s'agit de constituer un lieu de sécurité (écho au fameux safe place), de contenance pour lui permettre de faire une autre expérience de lui-même. Et deux défis concourent au soin : la séparation et l'intimité. Ces deux expériences pour l'adolescent, deux processus à intérioriser, vont s'avérer vitaux mais n'en sont pas moins pleins de paradoxes et au cœur des problématiques du monde actuel.

Travail de séparation :

Le travail de « séparation », inhérent à la condition adolescente, se séparer de l'enfance et des illusions de toute puissance, se détacher des parents pour aller vers de nouveaux groupes, de nouveaux investissements, se séparer du statut de l'enfance pour rentrer dans l'âge adulte avec ses exigences, demandent un travail de deuil et d'élaboration de la perte mais aussi de pouvoir se différencier dans la reconnaissance de soi et des autres avec lesquels il faudra composer toute la vie. Travail de différenciation et d'autonomisation rendu difficile par les conditions contemporaines qui pèsent sur les adolescents. Plus « surveillés » d'aujourd'hui, ils le sont 8 avec l'appui des technologies, le « tu es où ? », adressé par textos dès qu'ils échappent au rayon d'action, la géolocalisation des portables, ou encore les trackers accrochés aux sacs de classe font qu'ils ont du mal à échapper au regard des adultes inquiets voire suspicieux. Qu'en est-il de l'accès aux notes en ligne que les parents peuvent consulter à tout moment, renforçant les inquiétudes et exigences scolaires qui amplifient la difficulté à s'autonomiser ? Sans oublier le poids de la culpabilité, de ne pas être assez bon élève, sage, conforme pour satisfaire les vœux -légitimes- des parents. Qu'en est-il des groupes WhatsApp

de parents d'élèves prenant partis dans les cas de suspicion de harcèlement, de mise au banc du groupe, d'enfants déclarés violents qu'il faudrait exclure ? Les parents sont au courant de presque tout, se mêlent de ce qui se passe à l'école mais aussi de la vie sociale et sexuelle de leurs enfants. Et ça n'est pas sans conséquences sur leur développement et l'élaboration du processus de séparation autonomisation. Là encore, il ne s'agit pas de faire le procès des parents, qui n'ont pas tellement d'autres options que d'être inclus dans ces groupes WhatsApp sans lesquels ils se mettraient dans des positions d'exclusion, mais d'avoir conscience des effets de la technologie sur le mode de vie et les conséquences en termes de psychopathologie.

Intimité :

Le second défi, construire une intimité est le corollaire du premier. Processus, travail encore d'intériorisation de la condition des limites de l'intime. L'adolescent est d'une extrême sensibilité quant à ce qui concerne son territoire et le menace. Les bouleversements favorisent l'externalisation des conflits et lui imposent de protéger avec vigilance ses contours et ses limites. Celles entre soi et l'autre, celles du corps propre, et celles des confrontations à la perte. L'adolescence est par essence la période où il faut cacher, manier le secret ou au contraire montrer, révéler tout ce qui est inavouable, et qui a trait à la sexualité, au désir, à la famille, aux origines. La pudeur et le secret sont au service de l'intime au même titre que les révélations, les confidences ou les aménagements avec le réel.

A l'heure des réseaux sociaux, le concept même d'intime est à réinventer, car l'exhibition devient la norme. Exister sur les réseaux, avoir une communauté, partager ses préoccupations est soutenu par une idée d'une détermination de soi très affirmée, y compris paradoxalement, pour ceux qui expriment leurs doutes. Ne pas être sur les réseaux, ou simplement les mettre à distance, engendre des sentiments d'exclusion, et la peur de manquer quelque chose : le fameux FOMO (fear of missing out). La transformation des pratiques numériques depuis le covid a contribué à démocratiser les réseaux sociaux. Leur utilisation démarre au plus jeune âge¹. Comment l'intimité résiste-t-elle à l'ère du cyber harcèlement ? La réponse est plutôt mal... Entre likes et commentaires, ghosting, et révélations fracassantes, la tempête adolescente s'exprime du côté de ce qui fait mal, le physique, la sexualité, et les accusations y référant. En découlent des réputations difficiles à faire disparaître mais surtout des exclusions ravageuses du groupe, d'amis, de la classe, engendrant de plus en plus de phénomènes de phobies scolaires, rejets scolaires et tentatives de suicides. Intimité et sexualité sont étroitement liées.

J'aimerais évoquer ma surprise à propos d'une situation clinique, déjà ancienne, lorsqu'une jeune patiente de 14 ans hospitalisée, raconte avoir été violée par son petit ami. Elle est sortie avec lui pendant un an, et puis un jour il a exigé d'elle un rapport sexuel à laquelle elle n'était pas préparée et l'a vécu comme un viol. C'est plus tard qu'elle raconte que ce petit ami, elle ne l'a jamais croisé dans la vraie vie, puisqu'il vit à l'autre bout de la planète. C'est donc un amour tout à fait réel pour elle, mais qu'on peut qualifier de virtuel pour nous, adultes nés dans un autre siècle. Les effets n'en sont pas moins ravageurs. Le rapport à l'intime, l'exhibition sur écran, les pratiques sexuelles autos administrées mais sous le regard d'une caméra et d'un autre, fût-il l'âme sœur enfin rencontrée, prend une tournure équivoque, traumatique, dont il est difficile de s'extraire.

Algorithmes :

L'omniprésence de l'image véhiculée par les réseaux sociaux, plonge l'adolescent dans des représentations idéalisées des corps et des visages, et véhicule des idéologies allant de la perfection, de l'absence d'aspérités, comme de l'expression de particularités revendiquées, exhibées. Ce bain d'image entretient un rapport d'où la réalité ne peut s'exprimer et engendre la tentation de modifier la réalité pour la transformer vers un idéal fantasmé. Ces 1 Selon l'association e-Enfance, spécialisée dans la protection de l'enfance sur internet, 86% des 8-18 ans sont inscrits sur des réseaux sociaux en France. Les RS et leurs messageries associées représentent, pour les adolescents, 64 % du temps quotidien d'utilisation internet, Vs « seulement » 39% pour la population générale. (Source Article Adolescence à l'heure des réseaux sociaux). 10 amplificateurs que sont les réseaux sociaux, on va en retrouver les échos dans toute la psychopathologie. L'émergence de la clinique de la transidentité en témoigne, groupe de pairs qui salue les « coming out » via les réseaux et offre aux jeunes adolescents enqui salue les « coming out » via les réseaux et offre aux jeunes adolescents en questionnements identitaires une communauté qui encourage et félicite, une validation sociale. Mais aussi la clinique des anorexies graves, où les RS véhiculent une mise en scène de soi autour d'un idéal de minceur. Les algorithmes font le reste, ils personnalisent et renforcent en permanence ces croyances en renvoyant de manière quasi-systématique des contenus de plus en plus ciblés.

C'est ainsi que Léa reconnaît être tombée dans l'anorexie, après avoir découvert les groupes « pro-ana » via Facebook, (aujourd'hui ce serait le #SkinnyTok de TikTok). Hospitalisée à 16 ans dans une unité pour adolescents pour une anorexie grave, elle y restera huit mois. Une déception d'une carrière professionnelle qui lui est refusée très jeune signe le début des troubles, mais c'est avec la rencontre avec des images pro ana qu'elle s'embarque dans l'anorexie après avoir entendu parler du « défi A4 ». Il s'agit de faire disparaître ventre et hanches derrière une feuille A4 tenue à la verticale. Sa fragilité narcissique, l'estime de soi très entamée, trouve un ersatz de « solution » paradoxale dans un défi d'exigence extrême.

Hospitalisation :

L'hospitalisation va pouvoir mettre au travail la restauration de ces limites particulièrement mises à mal dans le quotidien des adolescents. L'hospitalisation a depuis longtemps eu cette vertu. Mais les particularités de la modernité numérique, abolissant les frontières entre réel et virtuel, entre dématérialisation, intelligence artificielle et bain d'images permanent, demandent d'autant plus un espace de contenance matériel et tangible. Le cadre de l'hospitalisation matérialise un territoire physique qui permet une certaine différenciation des lieux de prise en charge, des fonctions de chacun, ou des places. Il permet ainsi de travailler très concrètement la question cruciale des limites entre dedans et dehors. Le lieu de l'hospitalisation et sa spatialité propre opèrent comme un corps métaphorique ; matrice qui organise les entrées et les sorties, les autorisations, les interdits.

L'hospitalisation peut être pensée comme une métaphore d'un corps maternel, lieu où s'incarne la figuration du processus de séparation individuation. Et le corps soignant et contenant de l'institution offre la condition du travail de séparation et de différenciation nécessaire à la conquête de l'autonomie.

Pour les adolescents contemporains pour lesquels les frontières de l'intime sont à réinventer tant elles sont bousculées par la modernité, dans laquelle leur histoire se diffuse en réseaux et favorise la sensation, l'exhibition et surtout l'appel à l'émotionnel, l'hospitalisation génère un rapport à la frustration, mal nécessaire, pas toujours simple à négocier pour les équipes soignantes.

Pour conclure :

Il faudrait dire un mot de l'impact de priver aujourd'hui un adolescent de l'utilisation permanente de son téléphone portable. Le smartphone, ce génial objet de notre modernité que nous avons tous entre les mains.

Cet amplificateur de nos cerveaux qui offre un lien permanent et continu avec l'extérieur et qui combine les ressources d'un savoir considérable, d'un aide-mémoire consultable à l'envie, d'agora de nos groupes sociaux. Qu'en est-il de cet usage sans limite dans une période de développement comme l'adolescence, avec ses fragilités et ses enjeux ?

Le risque peut être qu'ils deviennent le kaléidoscope infernal de leurs angoisses. Vous noterez que j'ai très peu évoqué les intelligences artificielles génératives, sans doute par manque de recul clinique et souci d'éviter l'écueil du catastrophisme. En revanche j'insiste sur la question des algorithmes, qui sont des intelligences artificielles au même titre que d'autres objets technologiques de nos quotidiens.

Les algorithmes sont les agents de l'illusion qui orientent le monde de l'adolescent dans le sens de ce qu'il questionne. Ils ne renvoient pas de contradiction, mais façonnent le moi de l'adolescent en confirmant, suggérant, prédisant. Ils captivent, capturent et fabriquent des convictions.

Ce sont des machines à influencer² qui renforcent les croyances et menacent l'esprit critique. Le biais de confirmation y est la norme.

Sans diaboliser à outrance, nous pouvons néanmoins signaler qu'ils contiennent le risque de vampiriser les psychés, et de les enfermer dans leur propre miroir. On se doit sérieusement d'y réfléchir...

2 En référence à Viktor Tausk